

Comme nous sortions hier de la première de cette triomphante *Navarraise*, nous entendîmes un mot qui nous frappa singulièrement, d'autant qu'il venait d'un de nos confrères les plus engagés dans le fanatisme de l'heure présente.

– Eh! bien, lui disait-on, c'est superbe, cette fois?

– Pouh! répondit-il, d'un air moitié figue moitié raisin, au point de vue musical; cela n'a aucune signification.

Aucune signification! le mot est joli. Est-il également juste?

On nous nous trompons fort, ou, depuis quelques années, une tendance nouvelle se dessine dans la musique dramatique. Il faut bien l'affirmer, en mêlant les procédés de la musique symphonique à ceux de la musique théâtrale, on avait passablement détourné celle-ci de sa voie.

De la belle musique, oui, pardieu, on en faisait, on n'en avait même jamais fait autant à la fois; mais de la musique dramatique, c'était plus discutable.

Actuellement, il semble qu'on y revienne. Un maître français, mort prématurément, hélas! ne laissant que deux ou trois chefs-d'œuvre d'après lesquels on put prévoir ce qu'aurait produit son génie, s'il avait vécu; un musicien de théâtre incomparable, Georges Bizet, est entrain de s'élever à la situation de chef d'école.

Les premiers, les Italiens, se sont engagés sur ses traces. Après MM. Mascagni, Léon Cavallo [Leoncavallo], d'autres encore, notre pauvre Godard a suivi la même voie, et voici M. J. Massenet, un maître aussi, malgré l'envie, qui s'élance sur la route de manière à devancer bientôt ceux qui l'y ont précédé.

Entendons-nous, cependant. Il n'y a aucune ressemblance de forme et de pensée entre les ouvrages des jeunes compositeurs italiens et la *Navarraise*. Que l'on ne parle pas à ce propos de *Cavalleria rusticana*. Factice, inspiration, art d'écrire, tout diffère entre les deux partitions. Mais elles se ressemblent sur un point: la rapidité haletante, la chaleur extrême du discours musical. Et cette qualité primordiale à la scène, c'est Bizet qui l'a eue avant tous. Ainsi la chaîne interrompue se renoue, ainsi l'école française retrouve son orientation naturelle, pour l'instant, du moins.

Telle est, à nos yeux, la «signification musicale» de la *Navarraise*. Voyons à présent ce qu'est l'œuvre en elle-même.

Elle nous raconte un tragique épisode de la guerre carliste. Dans un village voisin de Bilbao, Zucarraga [Zuccaraga], l'un des lieutenants de don Carlos, qui s'est emparé de la place, vient de repousser victorieusement les troupes régulières. Le général Garrido, qui les commande, a le cœur gros de son échec et des pertes cruelles qu'il a faites.

Parmi les barricades démolies, les canons démontés, rôde une femme. Elle est jeune, elle est belle en son pauvre vêtement noir; une douloureuse angoisse contracte son visage. A tous, elle demande Araquil, un sergent du régiment de Biscaye, qui vient de donner dans le combat. Araquil? nul ne l'a vu, et la créature désolée implore la Vierge en baisant une médaille bénite...

Des pas cadencés; une section marchant d'un pas ralenti par la fatigue; et lui? et lui?... Rien!... Mais voici le dernier, un sergent. C'est lui! sans blessure!... Araquil... Anita!... Ah! ivresse de se revoir, après de tels périls!

Le duo des deux amants est interrompu par l'arrivée de Remigio, fermier dans les environs et père d'Araquil. Il regarde d'un oeil courroucé cette fille qu'il rencontre toujours avec son fils, cette Navarraise sans feu ni lieu. Elle ose prétendre à épouser Araquil, qui vient d'être nommé lieutenant en récompense de sa belle conduite! L'épouser!... Et comme Araquil joint ses prières à celles d'Anita: – Soit, dit le père, qu'elle produise une dot de deux mille douros, et je consens.

Deux mille douros, où les trouver? Or, la nuit tombe, on apprend au général la mort récente d'un de ses meilleurs officiers. – «Ce Zucarraga [Zuccaraga] maudit me les tuera donc tous, s'écrie-t-il, se croyant seul. Ah! le brave qui le tuerait dans la bataille, je lui donnerais une fortune, avec la croix. Mais qui m'en délivrera?» – «Moi, répond la Navarraise en s'approchant. Promettez-moi deux mille douros, et je vous délivre de cet ennemi exécré.» – Le générale hésite, la Navarraise prend son silence pour un acquiescement et elle s'enfuit. – «Propos de folle! dit Garrido en se retirant.»

Un officier, le capitaine Ramon, sait qu'on a vu la Navarraise se diriger vers les lignes carlistes, il en prévient Araquil, en entendant celui-ci soupirer après sa maîtresse. «Anita? de ce côté? Qu'irait-elle y faire?» – «Hé! hé! ce Zucarraga [Zuccaraga] passe pour très galant...» – «Oh! je veux savoir! prononce Araquil! », et il sort en courant...

Nuit noire. Les soldats rient, se disputent des bouteilles de vin; le sergent Bustamente entonne une chanson dont les hommes répètent en chœur le refrain, interrompu par la sonnerie de l'extinction des feux. Ils se couchent et s'endorment.

Là-haut, sur les pics couverts de neige, les roses reflats de l'aurore. Coup de feu d'une sentinelle. Alerte! Tout le monde est debout et court aux avant-postes. Le général va partir aussi, lorsqu'Anita se dresse devant lui, les cheveux en désordre, les yeux hagards, la main rouge de sang. – «Mes deux mille douros! j'ai tué Zucarraga [Zuccaraga].» – «Toi! est-ce possible?» – «Mes deux mille douros!» Frémissant d'horreur, le général paie, et promet un éternel silence à la terrible Navarraise. Elle a sa dot, cet argent rouge maudit... Mais on rapporte Araquil, mortellement blessé, qui injurie la malheureuse, l'accuse de s'être vendue... «Vendue? elle? ne

comprend-il pas?... N'entend-il pas sonner ces cloches?» – «Oui, c'est mon glas de mort.» – «Non, lui dit-on, c'est celui de Zucarraga [Zuccaraga], assassiné cette nuit.» – «Ah! c'était le prix du sang!» Et Araquil expire, tandis que la Navarraise se jette sur lui, en riant d'un rire de folle!

Et tout cela dure cinquante minutes en tout. A le lire, le poème semble plutôt un scénario qu'un livret définitif. Ce n'est plus de la concision, c'est du sommaire. C'est, selon nous, le défaut capital de ce poème. *Cavalleria*, très court aussi, est le développement d'une situation unique. La *Navarraise* est la compression de situations accumulées les unes sur les autres, réduites chacune à sa plus courte expression en même temps qu'exposée avec sa plus extrême intensité.

Il faut avouer que cette excessive brièveté a communiqué à la partition une ardeur haletante qui vous donne presque la fièvre. Depuis le tableau symphonique du combat jusqu'à la fin, on est constamment secoué par des élans pleins de fougue et de puissance, rapide comme la strie d'un éclair. Et toujours, la musique s'applique au sujet avec une justesse d'expression absolue. Adroite, habile, pleine de trouvailles savantes, de prudentes audaces, moderne au plus haut degré, employant le motif conducteur avec une maîtresse aisance, cette musique a néanmoins un caractère de spontanéité indéniable. Elle jaillit de la scène et de l'orchestre comme elle a jailli du cœur et du cerveau de M. J. Massenet, quasi sans préparation.

Il nous souvient qu'à propos du *Mage*, notre regretté Victor Wilder écrivait ici-même que la musique du maître était celle d'un hésitant. S'il vivait encore, il aurait plaisir à constater que toute trace d'hésitation a disparu dans la partition de la *Navarraise*. C'est décidé, hardi, sans peur.

Musique vigoureuse, sombre et sinistre quand il faut, où à chaque instant l'orchestre, comme s'il étouffait sous le poids d'une anxiété lourde, exhale de longs sanglots d'angoisse qu'il mêle aux pathétiques accents des personnages. L'effet répété semble peut-être un peu bruyant par intervalle, mais presque toujours il trouble, il émeut l'auditeur qui sent.

Et que de merveilles, depuis ce combat du début! Ecoutez cette prière d'Anita, d'abord marmonnée comme une plaintive litanie, puis s'élançant vers la «Très Sainte Vierge» en élans de fièvre, et devenant d'une caresse de velours sur les paroles: «Mère de Jésus!» Cela est délicieux! Citons la phrase d'Anita: «Araquil, donne-moi tes yeux»; le trio d'Anita, d'Araquil et de Remigio, où se trouve l'adagio si ému: «Mariez donc son cœur avec mon cœur», repris à la fin du morceau à l'unisson par Araquil et la Navarraise, tandis que Remigio chante, sur une partie indépendante: «Je suis le seul maître; quand j'ai parlé, tais-toi!» effet à la Berlioz tout à fait remarquable.

Voici venir les pages maîtresses, à nos yeux: Le délicieux andante d'Araquil: «O bien-aimée, pourquoi n'es-tu pas là?» soupir du cœur qui passe par les lèvres d'un homme attendri pour venir nous émouvoir jusqu'au fond de l'âme; puis c'est la chanson de Bustamente, d'origine espagnole, assurément, mais que le maître a faite absolument sienne et qu'il nous présente avec l'art le plus admirable, le plus saisissant aussi. La reprise du chœur au refrain, la conclusion si philosophique que les soldats se murmurent en riant: «Et vivent les chansons pour consoler des morts!» Enfin, le «Ollé!» trouvé au cours des répétitions, et qui est comme le coup de fouet dont ces hommes stimulent leur gaieté: tout cela constitue un chef-d'œuvre indiscutable, du moins pour nous.

Citons encore le nocturne, pendant lequel ces soldats harassés, endormis sur le sol, entendent en rêve jotas et séguedilles, et enfin les scènes sanglantes du dénouement, traversées par le glas des cloches, que le vent semble rouler dans ses ondes, comme des plaintes d'âmes blessés.

La Navarraise, c'est mademoiselle Calvé, qui s'y est montrée aussi tragique que belle, et chanteuse à la voix aussi caressante que passionnée. Elle y est vraiment parfaite, artiste d'une intelligence supérieure, et certainement cette création laisse loin derrière elle celle de *Cavalleria*. Les rires de folle de la fin sont poignants et terribles. Mademoiselle Calvé a été acclamée par toute la salle.

Après elle, la suivant d'assez loin, nous citerons M. Jérôme, qui a une voix sonore au timbre fort joli, mais s'étale un peu trop dans son andante; M. Bouvet, un général sévère et grave; M. Mondaud, passablement solennel en Remigio. Citons à part MM. Carbonne et Belhomme, le premier charmant dans le rôle du capitaine Ramon, le second, parfait dans l'admirable chanson de Bustamente, qu'il a enlevée d'une voix de gorge tout à fait étrange dans son timbre de basse. Mais qu'elle est belle, cette chanson!

Sous la direction vigoureuse et souple de M. Jules Danbé, l'orchestre a joué merveilleusement, se conformant aux intentions de l'auteur, avec une remarquable intelligence collective. Les chœurs de M. Carré ont chanté avec une justesse irréprochable.

Quant à la mise en scène de M. Carvalho, elle est digne de la partition, d'une ingéniosité sans égale, et artistique jusqu'au bout des ongles. M. Carvalho peut dire comme un des personnages de *Ruy Blas*:

Quand je tiens un succès, je ne lâche pas.

GIL BLAS, 5 octobre 1895 [NAV]

Journal Title: GIL BLAS
Journal Subtitle: None
Day of Week: Saturday
Calendar Date: 5 OCTOBRE 1895
Printed Date Correct: Yes
Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS
Subtitle of Article: **Opéra-Comique.** – *La Navarraise*, épisode lyrique en deux actes, poème de MM. Jules Claretie et Henri Cain; musique de M. J. Massenet.
Signature: INTÉRIM
Pseudonym: INTÉRIM
Author: Unknown
Layout: Internal main text
Cross-reference: None